Document généré le 23 avr. 2024 13:42

Voix et Images

The Appeal of the Race. Quand l'antagonisme se fait vérité de l'être

Dominique Garand

Volume 19, numéro 1 (55), automne 1993

Lionel Groulx écrivain

URI : https://id.erudit.org/iderudit/201067ar
DOI : https://doi.org/10.7202/201067ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)
1705-933X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Garand, D. (1993). *The Appeal of the Race*. Quand l'antagonisme se fait vérité de l'être. *Voix et Images*, *19*(1), 11–38. https://doi.org/10.7202/201067ar

Résumé de l'article

Résumé

Le plus fameux roman de Groulx est ici analysé à l'aide d'une série d'approches concentriques (figurative, actantielle, sémantique) et simultanément parcouru dans renonciation de la passion recitative qui le traverse, qui tournerait autour du désir d'un Nom propre. À ce désir, le roman de Groulx réserve une satisfaction mythique, sacrificielle et narcissique. Voilà un legs qu'il importe de soumettre à la critique. Le titre de l'article suggère par son ironie comment, dans le système polémique qu'instaure 'L'Appel de la race, le désir du sujet trouve parfois sa vérité impensée traduite improprement dans la langue de l'antagoniste. L'épigraphe, autre adaptation mimétique d'un air connu mettant en vedette un militaire anglais, suggère que pour qui part en guerre, l'épreuve ultime consiste à assurer son retour. Enfin, de manière à écarter les trop faciles critiques idéologiques de L'Appel de la race, cet article propose que soit adoptée la méthode de facques Ferron, qui consiste à reprendre les signifiants de Groulx pour les déplacer sous l'impulsion d'un autre sujet d'écriture.

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

The Appeal of the Race. Quand l'antagonisme se fait vérité de l'être

Dominique Garand, Université du Québec à Montréal

Le plus fameux roman de Groulx est ici analysé à l'aide d'une série d'approches concentriques (figurative, actantielle, sémantique) et simultanément parcouru dans l'énonciation de la passion récitative qui le traverse, qui tournerait autour du désir d'un Nom propre. À ce désir, le roman de Groulx réserve une satisfaction mythique, sacrificielle et narcissique. Voilà un legs qu'il importe de soumettre à la critique. Le titre de l'article suggère par son ironie comment, dans le système polémique qu'instaure L'Appel de la race, *le désir du sujet trouve parfois sa vérité impensée traduite improprement dans la langue de l'antagoniste. L'épigraphe, autre adaptation mimétique d'un air connu mettant en vedette un militaire anglais, suggère que pour qui part en guerre, l'épreuve ultime consiste à assurer son retour. Enfin, de manière à écarter les trop faciles critiques idéologiques de* L'Appel de la race, *cet article propose que soit adoptée la méthode de Jacques Ferron, qui consiste à reprendre les signifiants de Groulx pour les déplacer sous l'impulsion d'un autre sujet d'écriture.*

L. Groulx s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra...

Vaut-il la peine de rouvrir *L'Appel de la race*[1]? J'entends démontrer que si, mais à condition seulement d'éviter deux types d'attitudes qui, à l'égard de Groulx, ont fait leur temps et ne servent plus qu'à engendrer de la méconnaissance: l'admiration filiale défensive et le rejet hostile catégorique. Ces deux attitudes ont en commun de s'en tenir à la dimension idéologique ou pédagogique de l'œuvre, lui déniant (à

1. Cet article est une refonte et une synthèse d'un chapitre de ma thèse de Ph.D. intitulée *Les Voies écrites de la violence. Entre le polémique et l'agonique*, Université de Montréal, Département de littérature comparée, 1990, p. 192-239.

la suite de Groulx, du reste) son caractère littéraire. Il faut déplacer résolument la question: *L'Appel de la race* n'est pas un texte à défendre ou à rejeter mais, vu son caractère significatif dans l'histoire du Québec, *à prendre en charge dans ses signifiants.* Ce travail, d'ailleurs, a déjà été accompli par au moins un écrivain: Jacques Ferron. Dans l'*Appendice aux «Confitures de coings»*, il raconte avec humour un incident qui, dès l'enfance, détermina sa «vocation» d'écrivain:

> Un jour, j'eus bien le malheur de copier un passage de l'abbé Groulx et me trouvai affligé du don d'écrire. Il fallut donc écrire et je le fais encore, quitte à me venger de ce pauvre abbé qui n'y était pour rien, l'épouillant pour crier à la puce et m'érigeant contre lui par un système seul connu de moi[2].

Le roman de Groulx offre une cristallisation pour ainsi dire «exemplaire» de désirs et passions qui traversent la collectivité québécoise: chaque Québécois a, un jour ou l'autre dans sa vie, «recopié» du Groulx, repris à son compte ses configurations. La décision, par un écrivain comme Ferron, de prendre en charge ce discours commencé avant lui pour en déplacer les signifiants, est l'unique moyen accordé à une subjectivité d'historiciser un langage qui le mystifie, et l'historicisant, de le subvertir.

On aura compris que je n'entends pas statuer sur la qualité littéraire du roman de Groulx, ce qui ne m'empêchera pas d'en analyser la littérarité. Cette œuvre attire mon attention d'avoir été depuis sa parution un texte controversé, modèle pour les uns, scandale pour les autres, réactions qui, comme on le sait, ont débordé largement la sphère littéraire. Ce fait procure justement une occasion de se pencher sur le mode de transmission d'un roman qui dénie ouvertement sa littérarité («Je n'ai jamais fait de roman», écrivait Groulx en préface à la première édition) pour prétendre exercer une influence sur la réalité, choix dont il faudra évaluer les conséquences. Voilà ce qui fait de *L'Appel de la race* un livre à relire: il est l'un des rares au Québec à avoir élaboré explicitement une histoire de fondation, de généalogie. En élucider la forme, c'est passer à la critique d'un héritage, d'un désir, d'une douleur qui continuent de travailler les sujets de parole québécois.

L'étude qui suit s'appuie sur la sémiotique actantielle et la sémantique du discours pour aller au-delà, vers l'analyse de ce que l'on pourrait appeler la signature du roman, sa voix, son énonciation, la forme de son désir. Le tout sera articulé à l'aide de deux concepts

2. Jacques Ferron, *Les Confitures de coings*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Typo», 1990, p. 175.

complémentaires : le polémique et l'agonique. Le polémique permet de définir la structure sémiotique du roman, sa dominante antagoniste, typique d'ailleurs de la tradition du roman à thèse dans laquelle il s'inscrit. Le polémique, en effet, agit comme un principe dynamique structurant dans ce récit qui oppose antagoniquement un sujet et un anti-sujet. La situation présentée est celle d'un conflit entre Canadiens et *Canadians* autour du problème de la langue enseignée dans les écoles d'Ontario, conflit historique doublé d'une « guerre de religions » (catholiques contre protestants) et qui entraîne sur le plan privé la séparation du héros et de son épouse. Cette « structure polémique de confrontation » est ponctuée dans le récit par plusieurs micro-séquences (ou scènes) polémiques : joutes verbales entre le héros et ses rivaux. La narration elle-même, surtout à la faveur de descriptions de personnages, se montre tendancieuse, discrédite ou magnifie, dénonce ou fait l'apologie dans le but d'interpeller le lecteur en vue d'une adhésion ou d'une conversion de sa part aux thèses soutenues par le roman.

La dimension polémique du roman s'est aussi propagée dans la réception critique qui lui a été faite : ces querelles littéraires, théologiques, politiques et idéologiques poursuivent en quelque sorte l'écriture du texte. Il en va de même des différentes rééditions du roman, au fil desquelles on peut parcourir son destin institutionnel et qui pourvoient, à l'aide de l'apparat du livre et de l'appareil critique d'accompagnement, à l'insertion du texte au sein des contextes ultérieurs à celui de sa création. À témoin, cette longue préface de Bruno Lafleur dans l'édition de 1956[3], qui, par divers procédés, tente d'accréditer le roman aux yeux d'une génération de jeunes susceptibles de le rejeter du revers de la main.

Une fois cette structure exposée, je montrerai comment elle se fonde sur un système sémantique dominant à l'époque, celui du discours régionaliste. C'est à partir de là que se donnera à lire, non seulement la thèse du roman, ses idées et ses prises de position, mais aussi son *affect*, son désir, ses fantasmes, son angoisse, toutes choses qui me conduiront à sa dimension agonique. Ce concept sert à désigner la posture adoptée par un sujet d'écriture dans son combat contre l'angoisse, l'adversité, la mort. Le sujet groulxien est posté devant l'agonie d'un monde, la fin d'un ordre dont le déclin le met en question. Il se perçoit dénaturé et victime d'un tort, mais aucun Droit n'est en place qui viendrait le défendre. Le processus fictionnel

3. Bruno Lafleur, « Introduction », *L'Appel de la race*, Montréal/Paris, Fides, coll. « Du Nénuphar », 1956, p. 9-93. À moins d'indication contraire, les pages notées après les citations renvoient à cette édition.

répond à ce manque: la fiction devient un relais du Droit, elle est le Droit «poursuivi par d'autres moyens».

L'agonique est donc agonie, angoisse et combat, mais elle est aussi *jeu*, aspect que libère l'entreprise fictionnelle. Car tout aussi rigide, monologique et autoritaire qu'il soit, *L'Appel de la race* demeure un *roman*. Or, lorsque le polémique adopte la forme d'une fiction, il faut prêter l'oreille doublement. Un sujet particulier s'y manifeste, qui cherche à se définir et à se dire à l'aide de représentations, autant, sinon plus, qu'à l'aide d'idées ou d'opinions argumentées. Une écriture entre en jeu et avec elle un inconscient, une zone trouble de sensations liées à une mobilité et une équivocité des signifiants, plus grandes dans la fiction que dans le discours argumentatif. Dans un roman à thèse comme *L'Appel de la race*, une bonne part est faite aux apartés discursifs, à l'énoncé de principes idéologiques, mais cette tendance, quoique marquée, ne fait pas pour autant du roman un essai: *L'Appel de la race* se sert également de l'*exemplum* et de la *mimesis* pour élaborer un univers de fiction qui conduit en certains passages l'écriture au lyrisme et permet, à supposer que le but de ce roman soit de convaincre d'une thèse, d'illustrer des opinions à l'aide d'une mise en scène. Même dans un roman aussi idéologique que *L'Appel de la race*, l'exposé doctrinal est débordé par la mise en jeu d'une jouissance qui, sans l'artifice de la fiction, ne pourrait s'élaborer. Chez d'autres écrivains — prenons Céline pour exemple — l'affect vient s'inscrire directement comme pulsion dans l'écriture, le rythme, la syntaxe. L'écriture policée de Groulx permet peu ce type d'inscription; le «plaisir du texte», chez lui, ne peut qu'être porté au niveau du représenté, par la figuration d'un moi idéal (le héros), dans l'évocation «poétique» de paysages, voire dans le portrait sarcastique des «figures ennemies» (l'univers de la fiction permet le portrait-charge qui synthétise l'objet de haine sans porter atteinte à quiconque dans la réalité). Mais un aspect de l'écriture de Groulx vient faire trou dans la fiction pour ouvrir à l'inconscient du texte: c'est le Nom et, dans son sillon, toute la question généalogique.

Économie narrative d'un roman à thèse

L'histoire des éditions successives de *L'Appel de la race* est significative à plus d'un égard, autant pour le destin réservé à ce livre que pour les transformations de l'archi-texte institutionnel qui, on ne saurait trop insister, détermine la lecture du texte[4]. Ainsi, de 1922 à 1970,

4. Pour tout ce qui concerne la politique éditoriale et le paratexte des différentes éditions de *L'Appel de la race*, je renvoie à mon texte: «La politique éditoriale

on assiste à une nette dénégation du texte comme roman à thèse militant, déclin qui s'accompagne de son insertion, difficile mais accomplie, dans le «Trésor» de la littérature québécoise. Institutionnalisation donc, et domination de plus en plus totale de ce qui était refoulé, en partie, dans les premières éditions: la clôture du texte comme «littéraire», qui plus est, un littéraire désormais jugé révolu, d'intérêt strictement documentaire. Par contre, l'édition de 1980 réaffirme la pertinence politique du roman en rapport avec les récents événements nationaux (élection du Parti québécois, référendum, déclaration de l'anti-constitutionnalité du Règlement XVII — qui est l'événement traumatique du roman), etc. On peut lire sur la quatrième de couverture cet extrait de l'introduction signée Gilles Dorion:

> Le pèlerinage aux sources accompli par Jules de Lantagnac, qui désire se retremper dans le monde francophone, ressemble, à s'y méprendre, à ce retour au patrimoine entrepris depuis quelques années, qui traduit une volonté commune et réfléchie de réaffirmer son appartenance à un monde distinct et de retrouver ses valeurs fondamentales.

Lionel Groulx n'a jamais caché qu'il voulait faire servir *L'Appel de la race* à la propagande de l'Action française. Contrairement à ses modèles littéraires, Bazin, Bourget, Barrès et Bordeaux, qui refusaient pour leurs œuvres l'étiquette de «roman à thèse», Groulx n'a jamais prétendu «faire de la littérature». Disons plutôt, pour être plus nuancé, que pour Groulx la «vraie» littérature, la seule littérature valable, était celle qui transmettait une doctrine (en autant que ce soit la bonne). La forme était pour lui un moyen de rendre agréable, et aussi plus efficace, la transmission du message. «Avoir des Lettres» pour s'adresser à la population, lui envoyer des messages!

Il y a dans le roman à thèse, selon Susan R. Suleiman[5], une tension entre le projet réaliste et le didactisme visé, entre le texte de la représentation et le texte de la prescription. Cette tension fut sentie par le critique Olivar Asselin, qui a reproché à Groulx d'avoir négligé la «véritable tragédie», le drame conjugal vécu par Lantagnac et Maud, au profit d'un exposé sur le conflit scolaire en Ontario. En effet, une étude psychologique des réactions de Maud et de Jules eût compromis

---

comme contrat de lecture», *Préfaces et Manifestes littéraires* (Actes du colloque organisé par l'IRLC de l'Université de l'Alberta, du 12 au 14 novembre 1987), Université de l'Alberta, 1990, p. 1-17. Pour un survol des commentaires critiques suscités par le roman, consulter aussi l'introduction de Lafleur, *op. cit.*, intéressante malgré son évidente partialité et sa soumission au système polémique engendré par le roman.

5. Susan R. Suleiman, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Écriture», 1983, 320 p.

la thèse; analyser dans le détail les sentiments de Maud, lui donner son droit de parole aurait pu la rendre trop sympathique au lecteur. Trop de subtilité nuit à l'univocité, trop de nuance dilue le message. L'auteur ne présente jamais Maud de l'intérieur, il la juge du point de vue de Lantagnac et du Père Fabien (pour qui Maud n'est guère plus qu'un obstacle légal à l'action de Jules). Cela dit, un tel choix narratif est déterminé par le discours qui soutient le roman et non pas l'effet d'une impuissance littéraire à rendre plausibles psychologiquement les actions des personnages. Leurs gestes sont au contraire parfaitement motivés, mais selon une logique qui ne tient pas du psychologisme.

Contrairement au roman d'apprentissage, dans le roman à thèse, comme le fait remarquer Suleiman, la quête du héros n'est pas soi, mais un Soi collectif (ici, la race). Rappelons le résumé du livre dans l'édition princeps: «Ce n'est plus un individu, une famille qu'on voit lutter, souffrir. C'est presque un peuple et cela agrandit singulièrement l'émotion[6].» Rappelons aussi ce passage du roman: «Nous ne valons ici-bas qu'en fonction d'une tradition et d'une continuité» (p. 108). Le héros n'a donc rien de problématique; de plus, il n'a aucune épaisseur psychologique. Il n'y a pas de demi-teintes dans *L'Appel de la race*: le héros doit remplir son devoir, suivre la vérité, ou bien le fuir et participer à l'erreur. Les «tourments» de Lantagnac, son indécision, ne touchent jamais son identité; son identité au contraire est très claire: en s'identifiant au projet collectif, il a trouvé qui il était. Ses tourments sont plutôt d'ordre cognitif: que dois-je faire pour rester conforme à mon identité, qu'est-ce que la logique de mon discours me dicte comme action? La suite n'est plus qu'une question de courage.

La page couverture de l'édition de 1922 est riche en informations. On peut y lire une citation, reprise dans le corps du texte. Attribuée à Edmond de Nevers, cette citation inscrit à elle seule une deixis temporelle (l'après-Conquête), une catégorie actantielle (les «descendants des vaincus») qui indique en même temps le tort à réparer et un programme modalisé par un «devoir-être-un»: «Chacun des descendants des 65 000 vaincus de 1760 doit compter comme un». La couverture est aussi ornée d'un médaillon représentant Dollard des Ormeaux, accompagné d'une devise qui annonce l'aspect combatif et volontaire du roman: «Jusqu'au bout». Jusqu'au bout de quoi? C'est ce que le roman devrait enseigner, mais le profil de Dollard est orienté vers la gauche, ce qui suggère un regard tourné vers le passé, vers l'arrière. La première édition est aussi accompagnée d'une dédicace:

6. Alonié de Lestres, *L'Appel de la race*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1922, p. 184.

À mon père et à ma mère,
à toute la lignée des bons laboureurs,
mes ancêtres qui, par leur
simple et grande vie,
m'ont appris de quoi est faite
la noblesse de notre race.

Au paradigme actantiel (race-lignée-ancêtres-laboureurs-père-mère) répond un paradigme axiologique (bonté-simplicité-grandeur-noblesse, cette dernière valeur formant la synthèse des précédentes).

Au départ, le roman était composé de neuf chapitres titrés. Dans l'édition de 1943, les titres disparaissent et à partir de 1956, Groulx sépare son cinquième chapitre en deux, ce qui porte le nombre de divisions à dix. Conventionnellement, nous pouvons diviser le roman en deux parties de cinq chapitres, en faisant de la rupture établie par Groulx le centre du roman. Cette division est justifiée par la chronologie du récit: la première partie s'étendrait du 30 juin 1915 au Noël de la même année, la seconde du premier janvier au 2 ou 3 juin 1916. De plus, l'ouverture du sixième chapitre sous-entend clairement qu'une rupture vient d'être consommée par le héros: «Ces ruptures avec de vieilles amitiés apportaient à Jules de Lantagnac quelques souffrances» (p. 166). Les deux parties obéissent à peu près au même schéma progressif: (con)quête → échec → salut. Le parcours de la première partie touche principalement la *conversion* (transformation des valeurs) et celui de la seconde partie est concentré sur l'*action* (mise en pratique des nouvelles valeurs). En d'autres termes, une série d'épreuves suit l'acquisition du savoir par le héros.

La *vitesse* de la narration est très variable: certaines périodes de la chronologie établie plus haut couvrent de nombreuses pages tandis que d'autres moments sont entièrement éludés. En fait, la narration s'arrête particulièrement sur trois temps forts, qui correspondent aux trois principaux nœuds de l'intrigue, aux trois épreuves antagoniques que traverse le héros. Le premier nœud tourne autour de la conversion de Jules, ex-anglomane qui réentend en lui «l'appel de sa race», la «voix des ancêtres». Ainsi, dès l'ouverture du récit une faute est présupposée et le héros reçoit en programme de la réparer. À l'instar de tous les récits traditionnels, c'est un retour à l'ordre originel qui est visé: le «coin de fer» qui se glisse dans l'âme du héros doit faire son œuvre «jusqu'au bout», jusqu'à ce que la dette aux ancêtres soit payée. Au début du roman, Lantagnac est converti: le premier chapitre est l'expression d'une euphorie qui n'attend pour être complète que la conversion de la famille du héros. Tel est le mandat que lui confie le Père Fabien: devenir un chef, pour la nation canadienne-

française, mais en premier lieu dans sa famille. Faire valoir ses droits de «père». Des obstacles se dressent contre lui: sa femme Maud s'oppose à la francisation du foyer, deux de ses enfants, William et Nellie, la goûtent peu, un troisième, Wolfred, est indécis. Seule la cadette, Virginia, adhère pleinement à ce programme. Jules constate les dégâts causés par son ancienne ferveur anglomane; c'est le début de son expiation.

Le deuxième nœud tourne autour de l'engagement politique de Jules. Alors qu'il doute des effets de son prosélytisme, un «choc» vient le secouer: la démission du sénateur Landry, dictée par un mouvement de protestation contre l'injustice faite aux francophones ontariens. Encore une fois, Lantagnac s'en va consulter son confesseur et directeur de conscience; ce dernier et Landry espèrent voir Jules se présenter comme député dans le comté ontarien de Russel, majoritairement francophone. Lantagnac n'est pas encore décidé, quand une provocation de son beau-frère, Duffin, l'incite à se lancer dans la course.

Enfin, l'intrigue décisive concerne la prise de parole de Lantagnac à la Chambre, le 11 mai. Ici, les valeurs du héros doivent être accompagnées, non plus seulement d'un engagement individuel ou symbolique, mais d'un geste social concret, d'une prise de position publique, bref, d'une confrontation avec les opposants. Si le premier nœud confrontait Lantagnac à son propre passé d'anglomane et le deuxième à l'opinion publique anglo-saxonne, le ressort dramatique du troisième nœud est dominé par les conséquences de la prise de parole dans la vie privée du héros: le geste conduit en effet au départ et à l'hostilité de Maud.

La structure antagonique du roman

Des actants fondamentaux de *L'Appel de la race*, il devient possible maintenant de tenter la schématisation (voir Schéma I). Comme on peut le remarquer, l'action du sujet est modalisée par un devoir-faire qui entraîne un vouloir-faire. L'action de l'anti-sujet est plutôt modalisée par un vouloir contraire, favorisé par un pouvoir plus grand. Ce schéma reste très général, plus étroitement lié à l'axiologie; il faut le compléter par un second plus particularisant (voir Schéma II). Dans ce nouveau schéma, les Sujets, «la race» et «l'impérialisme anglo-saxon» sont transférés en position de Destinateurs.

Les deux schémas structurent *L'Appel de la race* selon le modèle antagonique. Deux parcours narratifs s'affrontent: celui de la fidélité, de l'authenticité et de l'identité, contre celui de la trahison, du mensonge et de l'aliénation. William Duffin apparaît comme l'antipode de

Schéma actantiel I

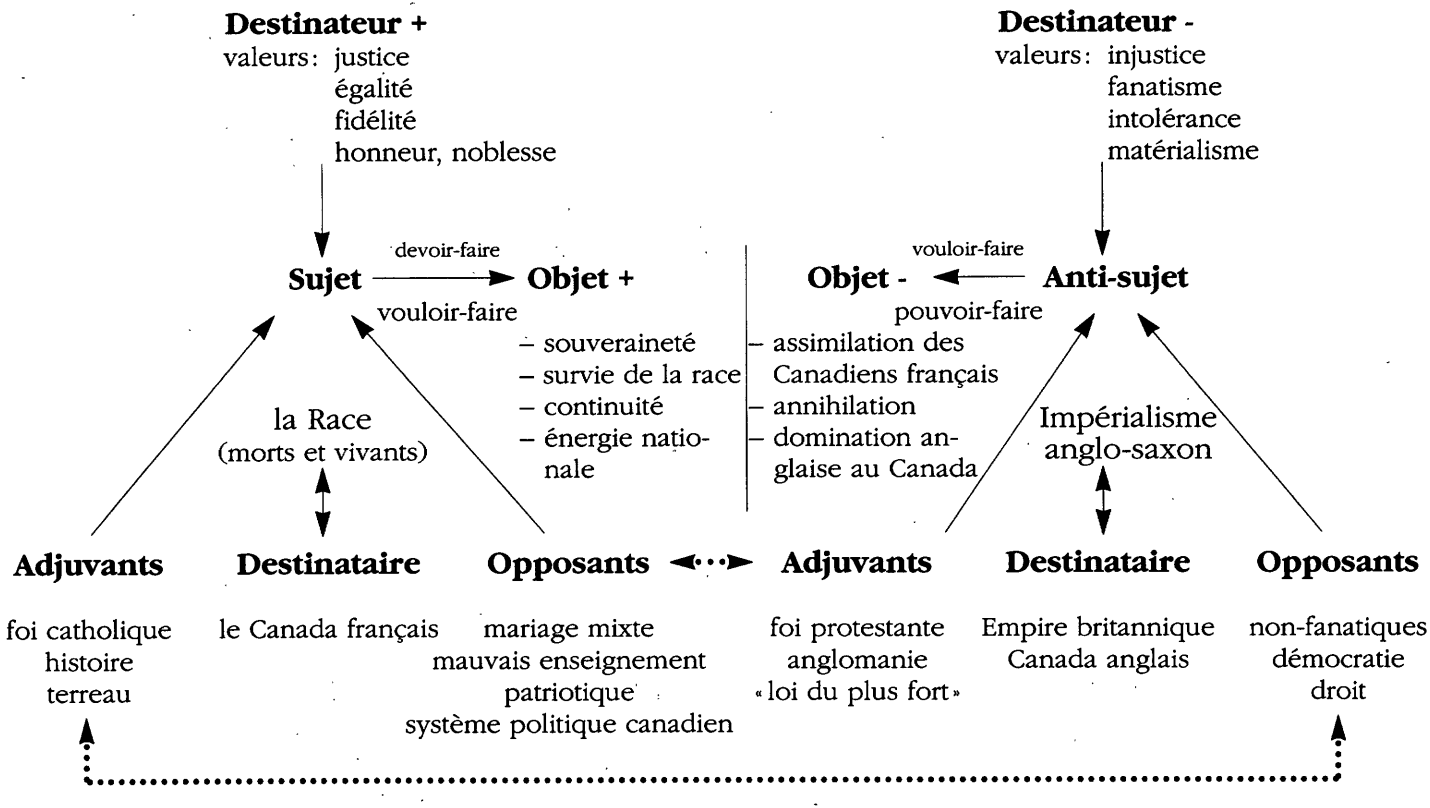
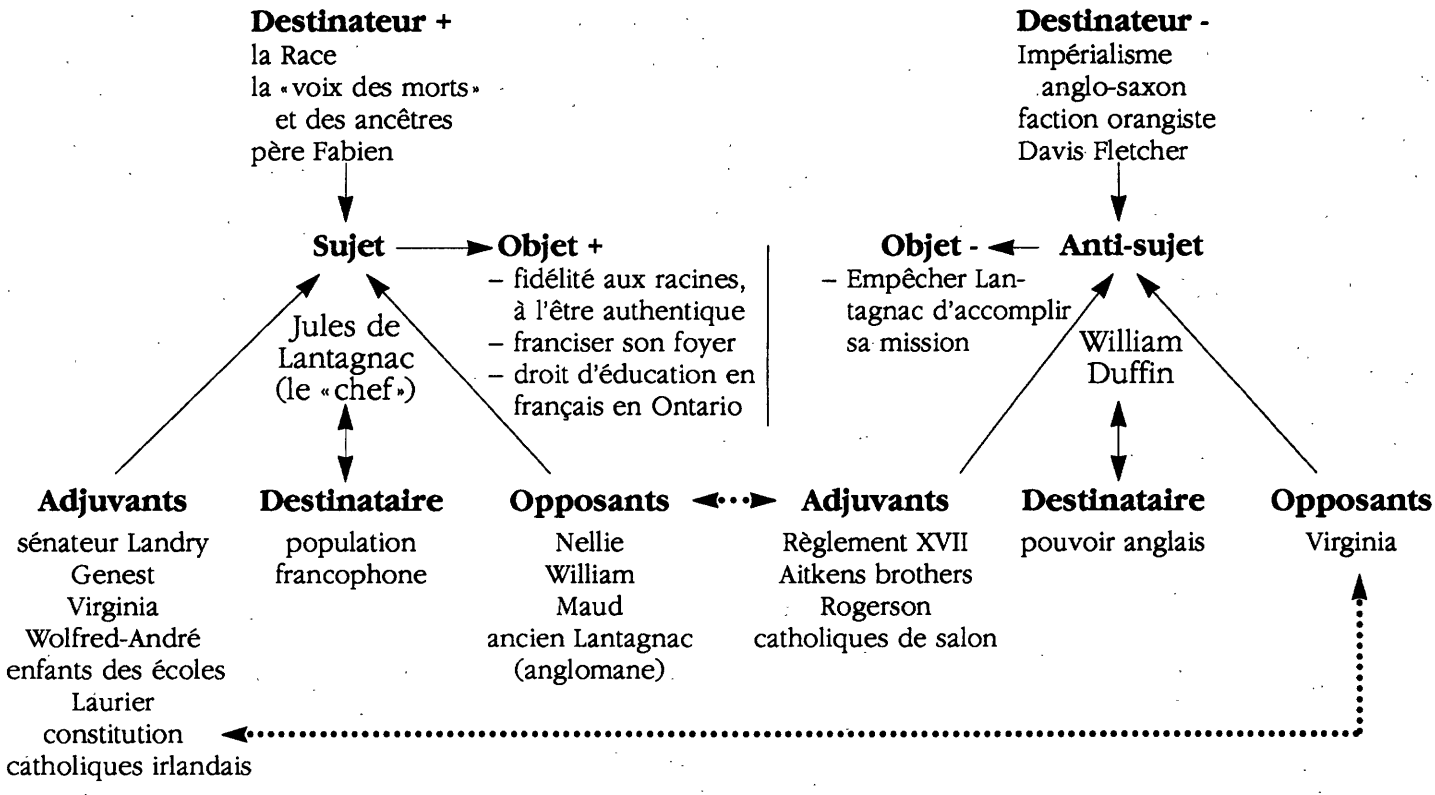


Schéma actantiel II



Lantagnac, celui en qui se concentrent les qualités du parcours négatif. Duffin est un peu le «double», l'envers de Lantagnac: c'est son beau-frère, il est aussi avocat comme lui; fils d'un immigrant irlandais, il est né au Québec, à Saint-Michel de Bellechasse (alors que Lantagnac est né à Saint-Michel de Vaudreuil); ils ont à peu près le même âge. Duffin est en tout point semblable au Lantagnac d'avant la conversion. Voici comment le narrateur nous le décrit:

> Le malheureux Irlandais souffrait au plus haut point du «slave mind» [«de l'état d'âme du vaincu», dit la première édition] qui l'avait jeté, dès les premiers contacts, dans le servage de l'Anglo-saxon, le dominateur séculaire de sa race. Autant Lantagnac avait éprouvé parfois de la sympathie pour son beau-frère, dans le temps où lui-même communiait à la mystique anglo-saxonne; autant, depuis la chute de son illusion, prenait-il en pitié le pauvre assimilé (p. 140).

Le modèle antagonique du récit se trouve cristallisé en une série de *joutes verbales*, entre Lantagnac et Duffin, Maud ou Davis Fletcher (père de Maud), le sommet de ces joutes étant le chapitre initialement intitulé «Dans la grande arène», qui transcrit l'intervention de Lantagnac à la Chambre. Dans ce roman, tout se joue sur le plan du discours, c'est oralement que l'on guerroie: il s'agit, bien avant de vaincre, de convaincre, d'affirmer et de faire accepter un ordre symbolique autre que celui qui domine. Il est très significatif à cet égard que le plus fort point de tension de l'intrigue tourne autour de la *prise de parole* de Lantagnac au Parlement. Et son action semble complète du seul fait qu'il ait parlé. La fonction narrative de ces dialogues est simple: ils servent à rendre la vérité défendue par le roman encore plus forte en la confrontant dialectiquement avec tout ce qui peut la contredire. Que le lecteur, en refermant le livre, n'ait plus l'ombre d'un doute sur sa validité, qu'il soit totalement gagné. Comme l'écrivit un lecteur de la première heure (cité dans les «Jugements critiques» de l'édition de 1980): «*L'Appel de la race* [...] fournira au lecteur attentif de solides arguments.» Les joutes verbales sont toujours remportées par Lantagnac (sauf lorsqu'il discute avec le père Fabien, mais alors le schéma n'est plus celui de la confrontation et de l'épreuve, mais de la maïeutique). Lantagnac est toujours maître de lui-même, tandis que Duffin et Fletcher se laissent emporter par la violence. Duffin et Maud sont présentés comme des tacticiens calculateurs, au contraire de Lantagnac qui obéit à la raison et à la vérité, sans qu'intervienne aucune considération égoïste.

La répartition des «bons» et des «méchants» est facilement repérable dans cette structure, d'autant plus que le roman ne fait pas intervenir de figure complexe, à la fois bonne et mauvaise. Maud aurait pu devenir une figure du genre: le lecteur n'est pas amené à la haïr, car

le narrateur la traite avec un certain respect, mais il ne la disculpe pas pour autant. La théorie du «volontaire indirect» fait d'elle, en effet, la seule vraie coupable du divorce conjugal, puisque c'est elle qui prend la décision de partir. Lantagnac savait qu'il en irait ainsi s'il s'engageait dans la défense de la minorité francophone, mais selon la théorie, il n'a fait que son devoir, c'est l'intolérance de Maud qui a fait le reste. Maud est en définitive présentée comme victime de son milieu: toutes ses décisions lui sont en effet dictées par son père, Davis Fletcher, qui réveille en elle «l'instinct de race». Jamais, du côté anglophone, cet instinct n'est présenté comme positif. Plusieurs critiques ont fait la remarque qu'en toute logique, si Lantagnac pouvait se réclamer de l'appel de sa race, Maud pouvait en faire de même. Mais Groulx lui-même est d'accord et c'est ce qui le pousse à honnir le «mariage mixte», ce type d'union devant aboutir inévitablement à une assimilation d'un des conjoints ou à une rupture. Par ailleurs, à plusieurs endroits, le narrateur semble supposer une supériorité de la race française sur l'anglaise. Les descriptions qu'il donne du caractère des deux races sont assez révélatrices, elles laissent entendre que la notion même de «race» recoupe des champs différents d'un côté et de l'autre — question de généalogie! Les Anglais, tels que présentés par Groulx, n'ont pas le culte des morts; matérialistes et conquérants, ils se sont emparés d'un pays déjà apprivoisé, ils n'ont pas de racines sur ce sol, leurs racines sont en Grande-Bretagne, etc. Mais le roman n'est pas toujours univoque à ce sujet, et dans un dialogue avec sa femme, Lantagnac dit qu'il ne veut pas affirmer la supériorité du français sur l'anglais, mais seulement rester fidèle à sa race (p. 154).

Suleiman parle pour le roman à thèse de *redondance* et de *narration tendancieuse*. Le passage sur Duffin cité plus haut donne un exemple d'une description fortement axiologisée. La présence du narrateur est marquée de la sorte tout le long du récit. Il y a redondance quand la théorie raciale, par exemple, est à la fois présentée par le narrateur et par un ou plusieurs des personnages positifs. Les exemples sont si abondants qu'il est impensable de les citer tous. Je me contenterai de reproduire un passage où Lantagnac étudie le caractère de ses enfants (eux aussi répartis en une logique oppositionnelle). Avant sa conversion, Lantagnac n'avait jamais vu de différence fondamentale entre ses enfants.

> Et maintenant, voici qu'il découvrait chez deux surtout de ses élèves, il ne savait trop quelle imprécision maladive, quel désordre de la pensée, quelle incohérence de la personnalité intellectuelle: une sorte d'impuissance à suivre jusqu'au bout un raisonnement droit, à concentrer des impressions diverses, des idées légèrement complexes autour d'un point central. Il y avait en eux comme deux âmes, deux esprits en lutte et qui

> dominaient tour à tour. Fait étrange, ce dualisme mental se manifestait surtout en William et en Nellie, les deux en qui s'affichait dominant le type bien caractérisé de la race des Fletcher. Tandis que Wolfred et Virginia accusaient presque exclusivement des traits de race française: les traits fins et bronzés des Lantagnac, l'équilibre de la conformation physique, en revanche l'aînée des filles et le cadet des fils, tous deux de chevelure et de teint blonds, plutôt élancés, quelque peu filiformes, reproduisaient une ressemblance frappante avec leur mère (p. 129-130).

Ce passage, très riche, ne fait pas que distribuer des rôles actantiels, il le fait selon une «logique» qui mérite d'être analysée (sans parler du «fait étrange», pivot énonciatif du passage, qui est un délice de mauvaise foi). Qu'est-ce qui est si négatif pour Lantagnac (voici un extrait qui donne un excellent exemple de fusion entre la voix du narrateur et la pensée du héros)? Qu'est-ce qui le rebute chez William et Nellie? La structure sémiotique du récit (comme du reste son énonciation) est elle-même *informée* par un système sémantique que j'appellerai le «discours» du roman.

Système sémantique de *L'Appel de la race*

L'intérêt d'un système sémantique est qu'il privilégie aux choix idéologiques ou esthétiques d'un discours les *opérations* qui les ont engendrés. L'articulation d'un discours est ainsi ramenée à des catégories à la fois simples et complexes. Simples parce que, synthétisant le discours en une série de sèmes fondamentaux, elles permettent d'échapper aux confusions du thématisme; complexes parce qu'elles reconduisent le discours à son fondement métaphysique et théologique. Ce que j'appelle le «discours» de *L'Appel de la race* correspond en tout point au modèle proposé ailleurs pour rendre compte du discours régionaliste[7]. Le fait que le roman de Groulx ne soit pas un roman du terroir me permet de relancer une proposition soutenue dans *La Griffe du polémique*, à savoir que le discours régionaliste ne peut être identifié uniquement à ses contenus privilégiés, à ses thèmes, à ses opinions, etc. Le modèle que je propose permet d'en rendre compte de manière plus souple et plus profonde, puisqu'il traduit *in nucleo* non seulement une pensée, une vision du monde, un style ou un système axiologique venant départager dans la réalité les facteurs euphoriques et dysphoriques, mais aussi une série de représentations qui touchent le comportement des individus, leur attitude physique, leur environnement, en un mot, leurs pratiques.

7. Dominique Garand, *La Griffe du polémique. Le conflit entre les régionalistes et les exotiques*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Essais littéraires», 1989, 244 p.

axes sémantiques fondamentaux	fonction de REPRODUCTION R+	fonction d'ENTROPIE R-
Relation	Identité/Altérité Assimilation-rejet	Aliénation Contamination
Nombre	Unanimité Homogénéité Ordre	Division Hétérogénéité Désordre
Spatialité	Proximité Direction Détermination	Distance Errance Indétermination
Temporalité	Conservation Continuité Prévision	Dégradation Rupture Imprévision

Un tel modèle, il faut le souligner, est *abstrait.* Les sèmes du tableau sont applicables aux objets privilégiés par le discours: la race, la littérature, le Canadien français, etc. Le pôle positif indique les conditions idéales auxquelles devrait répondre l'objet, le pôle négatif ce qui lui est interdit. En d'autres termes, ce modèle ne dit pas explicitement que le mariage mixte est une mauvaise chose; par contre, il explique à l'aide de quelle logique un discours plongé dans une situation de contact entre franco-catholiques et anglo-protestants a pu porter pareil jugement. Or, ce discours ne conçoit aucun passage entre l'identité et l'altérité. La cohabitation de deux éléments de nature différente produit au sein de l'identité une «altération», au sein du sujet l'«aliénation». L'organisme, conçu comme Un, ne peut qu'assimiler ou rejeter; s'il n'arrive pas à le faire, il s'ensuit une contamination. Dans ce discours, une telle logique est appliquée à n'importe quel objet. Aussi, les précautions de Gilles Dorion pour contextualiser *L'Appel de la race* me semblent au contraire déshistoriciser le texte, surtout lorsqu'il soutient que la confusion entre la race française et le catholicisme n'existe plus au sein du nationalisme[8]. Cette «confusion» répond chez Groulx à l'exigence d'«homogénéité» qui traverse tout le discours régionaliste, exigence qui est si forte qu'elle fait perdre à l'historien Groulx tout sens de l'histoire et l'entraîne du côté d'une explication mythique.

8. Gilles Dorion, «Présentation», *L'Appel de la race,* Montréal, Fides, coll. «Bibliothèque québécoise», 1980, p. 9. Le texte de Groulx dit ceci: «Mes études de ces derniers temps m'ont démontré par-dessus tout les affinités profondes de la race française et du catholicisme» (p. 109).

Prenons, dans le traitement du «Nombre» l'exigence d'«unanimité» et d'«homogénéité». Elle se vérifie dans la volonté de Lantagnac de convertir toute sa famille à la tradition française: ce qu'il juge vrai doit l'être nécessairement pour tous ses proches, puisque la vérité est *une* et ne peut tenir plusieurs langages. Le roman, dans son écriture même, comme roman à thèse, veut faire l'«unanimité», convertir et convaincre. Il suffit de voir avec quelle âpreté les régionalistes (dont Groulx) l'ont défendu contre ses détracteurs. À ce sujet, il est intéressant de signaler que l'un des principaux adversaires du roman, lors de sa parution, a attiré sur lui de nombreuses injures conditionnées par les sèmes négatifs d'«aliénation», d'«hétérogénéité» et de «contamination». À Louvigny de Montigny, on a reproché son mariage avec une Anglaise, juive de surcroît, et son exil à Ottawa. Cette position aurait pu conférer à de Montigny l'autorité qu'il fallait pour parler du problème ontarien et de la réalité d'un mariage mixte; pour les régionalistes, elle le discréditait au contraire complètement.

La fonction de Reproduction détermine vraiment toute l'écriture du roman, fondée sur une esthétique de la représentation. Le contrat de lecture qu'il cherche à passer repose sur l'imitation. Dans le roman, il est même dit que Lantagnac agit pour donner l'exemple aux chefs francophones; lui-même suit l'exemple de Landry. Virginia se sacrifie comme son père; Wolfred change de nom comme son père et s'unit à la même cause. Le phénomène précédemment relevé de la «redondance» généralise dans la narration la fonction de Reproduction. Il serait long de passer chaque sème en revue pour donner des exemples. Énumérons-en tout de même quelques-uns. La «conformité» est visible dans l'obéissance de Lantagnac à la règle qu'il a choisie et que lui rappelle le père Fabien. Le roman aussi est pensé pour rester cohérent et conforme à la doctrine régionaliste (il assume du moins les prises de position dictées dans les publicités qui clôturent l'édition originale). La «prévision» signale le caractère programmatique du régionalisme, axé temporellement sur la «conservation» et la «continuité». Les choix de Lantagnac sont prévisibles: il n'obéit pas à une impulsion mais à un programme préétabli. Il est tout à fait juste de dire qu'il «obéit», car tout chef qu'il est, il demeure soumis à un autre chef qui lui-même est soumis à un plus grand, dans une hiérarchisation qui aboutit à Dieu. Pour Lantagnac, la route à suivre est claire, le père Fabien la lui dicte: «Nous ne vous demandons qu'une chose: accomplir votre devoir. Mettre d'accord avec vos convictions récentes, votre conduite» (p. 137). Lantagnac doit rassembler, synthétiser les valeurs de ses ancêtres et prolonger leur action. Il est une fonction de la lignée, un maillon de la généalogie: il est *déterminé* dans tous les

sens du terme. Quand Jules bénit Virginia, il est écrit: «Il les sentit [ses mains] lourdes de tout le sacerdoce des patriarches, ses pères» (p. 172).

Le roman fait parler des personnages, il les fait aussi agir. Le lecteur est informé de «pratiques discursives» signifiantes. Les œuvres d'art, par exemple, jouent un rôle dans la vie des protagonistes. Le narrateur décrit également les voix, les façons de se tenir, les manières d'aménager un décor, etc. Voyons ce qu'il dit du goût de décoratrice de Maud, tel que jugé par son mari:

> Depuis que tout le ramenait vers l'ordonnance française, il regardait, avec un déplaisir croissant, l'entassement de ces meubles et de ces bibelots dépareillés où des consoles, des fauteuils de vieux style s'appariaient plutôt péniblement à des poufs, à des bergères modernes et d'un goût fort douteux (p. 141).

Lantagnac n'acceptera pas plus longtemps que sa maison pèche par autant d'«hétérogénéité».

Le sème d'«identité», opposé à l'«aliénation», n'a plus besoin, il me semble, de démonstration. J'ajouterai, pour confirmer: «Chaque jour, il le confessait au père Fabien, il sentait plus vivement en soi le recul d'un étranger, d'un intrus qu'il lui tardait d'expulser complètement» (p. 166). Mais le passage où l'«identité» est exprimée le plus explicitement est celui où le père Fabien présente la théorie du «coin de fer»:

> Je me dis que la personnalité psychologique, morale, la vraie, *ne saurait être composite*, faite de morceaux *disparates*. Sa nature, sa loi, c'est l'*unité*. Des couches hétérogènes peuvent s'y opposer, s'y adapter pour un temps. Un principe intérieur, une force incoercible pousse l'être humain *à devenir uniquement soi-même*, comme une même loi incline l'érable à n'être que l'érable, l'aigle à n'être que l'aigle (p. 110, je souligne).

Le père Fabien est *directeur* de conscience. La transmission ne peut s'opérer de manière optimale entre deux interlocuteurs que grâce à l'identité de leurs origines: «Père, vous êtes un fils de la terre comme moi», dit Lantagnac à Fabien. Plus l'autre est semblable, plus il est possible de s'y fier. La relation à l'autre se pense uniquement sur le mode spéculaire: «On a beau dire: la disparité de race entre époux limite l'intimité. Si l'on veut que les âmes se mêlent, se reflètent vraiment l'une l'autre, il faut que d'abord existent entre elles des affinités spirituelles parfaites, des façons identiques, connaturelles de penser et de sentir» (p. 128). Dans cette optique, l'autre devient nécessairement, ou bien un adjuvant, ou bien un opposant: comme moi ou pas comme moi, telle est la question. En cas de réponse négative, la cohabitation est jugée impossible. Ainsi, l'autre différent est immédiatement

perçu comme un ferment de l'Autre, une Menace. Il peut être respecté, mais en autant qu'il se tienne à «distance respectueuse» justement, en autant que soit évité tout contact avec lui.

Il est tout de même remarquable qu'en aucun moment la possibilité de fusion ou d'échange ne soit envisagée. Elle reste au contraire un interdit majeur et presque chaque page du roman rappelle avec insistance l'impossible fusion de deux entités différenciées. Telle serait selon moi la violence symbolique opérée par le discours, là où l'observation de la réalité s'accompagne d'un délire et d'une discrimination. Le discours rejette d'emblée, par exemple, que les enfants puissent bénéficier de l'apport égal de deux cultures. Aucun de ces enfants n'est un composé à la fois de la mère et du père: deux d'entre eux ressemblent au père, par leur esprit et par leur corps, et les deux autres ressemblent à leur mère. Lorsque Lantagnac constate chez ces deux derniers les traces d'un «mélange», c'est pour en déplorer la confusion et l'impureté. En fait, Lantagnac a désavoué et renié Nellie et William bien avant que ceux-ci ne décident de suivre leur mère.

La violence d'un discours n'est pas lisible uniquement dans son énonciation «humorale». Dans *L'Appel de la race*, certaines affirmations ou prises de position idéologiques et épistémologiques renferment implicitement une violence symbolique qui déterminera la structure antagonique du récit. Même lorsqu'il s'agit de décrire le «bien», le discours est renvoyé à son opposé. Je relève ces phrases au passage: «On ne fait point de grande œuvre d'art avec des phrases ou des fragments désarticulés; on ne fait point une grande race avec des familles qui ne se soudent point» (p. 108); «Je me dis que la personnalité psychologique, morale, la vraie, ne saurait être composite, faite de morceaux disparates» (p. 110). Ces paroles, on le voit, répondent parfaitement au sème d'«homogénéité». Ce sont des paroles sans violence apparente mais qui provoquent tout de même des effets violents de discrimination, de rejet, d'interdiction. Elles constituent la base d'un système qui distingue le permis de l'interdit, le valable du proscrit.

La situation agonique

J'ai exposé synthétiquement la structure du roman et le système sémantique qui en détermine l'élaboration. J'étendrai maintenant cette analyse à des éléments qui échappent au contrôle de la structure proprement dite, mais qui offrent quand même de très sûrs ancrages à l'interpellation. Ces éléments nous conduiront à la *passion du récit*, à sa *liturgie* récitative, élaborée autour d'un trou que la narration cherche à combler mais qui n'en demeure pas moins lisible ça et là. Il

s'agira d'exposer ce qui pourrait être appelé le *point de cécité* du roman. Il faudra, pour être plus précis, prendre *L'Appel de la race* au pied de la lettre et le poser devant ses propres ambitions: va-t-il vraiment «jusqu'au bout» comme il se le propose? Démontre-t-il quelque souveraineté? Quel type de victoire lui aménage son agonistique? Et enfin: quel est son legs, au-delà du document historique qu'il restera toujours?

L'Appel de la race fait état d'une situation agonique: un nouvel ordre tente d'imposer sa loi, tout un univers de représentations et de valeurs est menacé de mort, les règles du jeu sont bouleversées. La politique est pourrie, le droit n'est pas respecté, les autorités manipulent les individus. Voilà quelques éléments du scandale relevé par le roman. Pour le héros également, la situation initiale est agonique. C'est un Lantagnac en état de crise qui nous est d'abord présenté, quelqu'un qui connaît le «démantèlement de son être moral» (p. 101) et qui déclare: «Un être demi-mort se remue en moi et demande à vivre.» Mais cette situation n'est pas jugée fatale, elle entraîne au contraire aussitôt une réaction, une conversion: le roman s'écrira sous le signe de la *résolution*. La situation agonique sera celle de l'entre-deux, de l'indécision, mais la narration ne visitera pas ce champ, elle maintiendra une dichotomie sans tierce position: d'un côté, la mort (l'aliénation, le reniement) et de l'autre, la vie (l'identité, la fidélité à soi). Sous ce traitement, «l'entre-deux» refoulé a donc plutôt pour fonction de créer du suspense et de donner au récit une teinte psycho-dramatique.

Il y a une philosophie du combat dans *L'Appel de la race*, et même un léger mépris pour le «pacifisme» (*cf.* p. 98), qui est, selon Groulx et dans le contexte qu'il présente, le vernis idéologique d'une soumission à l'exploiteur. À l'avant-dernier chapitre, intitulé «Dans la grande arène», le narrateur présente la Chambre comme un «champ de bataille». Plus tôt, il est écrit de Lantagnac: «Orateur de tempérament, l'approche d'un grand débat, dût-il n'y pas figurer, lui donnait la fièvre oratoire, comme la vue de l'arène fait frissonner le lutteur» (p. 228). Le livre professe un haut respect du combat, réglé par le droit, exempt de haine raciale, comme l'atteste la méditation au pied du monument Baldwin-LaFontaine[9]. Toutefois, dans le roman, le

9. «L'artiste, comme l'on sait, a représenté les jumeaux de l'émancipation canadienne, au moment solennel où tous deux, chefs de leur nationalité et de leur province, discutèrent l'alliance de 1840. Baldwin lit un parchemin, la tête un peu penchée, la main gauche appuyée à sa redingote, à la hauteur de la poitrine. C'est l'homme qui soumet loyalement les articles d'un contrat. [...] Ici ni vainqueur, ni vaincu, ni race supérieure ni race inférieure. C'est l'égal qui traite avec un égal» (p. 220).

lecteur n'a pas droit à un véritable *agôn* de tradition grecque: il n'entend véritablement qu'une seule des parties en présence et l'adversaire est sans cesse dévalué dans son *éthos*, couvert de termes dépréciateurs (*cf.* p. 204 et 231).

Devant la faiblesse du droit, le roman propose une autre loi, fondée sur les valeurs de loyauté, d'honneur, de noblesse et de fidélité. La justice n'est pas une valeur de l'être, pour ce discours, mais une valeur secondaire, sociale, permettant aux races de cohabiter dans le respect et l'accomplissement de leur être propre. Elle constitue cependant la première valeur dont l'absence chez l'Ennemi sera dénoncée. L'objet principal du discours de Lantagnac est en effet l'injustice commise par les Anglo-Saxons et la rupture du Pacte confédératif qui devait donner des droits égaux à chaque nation. La stratégie de Lantagnac est de rappeler à ses adversaires que les Canadiens français ne sont plus une force négligeable et qu'un abus d'injustice pourrait conduire à la rupture complète de l'alliance. L'inacceptable est de ne pas se sentir traité en sujet par l'autre. Le discours s'ouvre d'ailleurs sur une interpellation: «Quel but veulent donc atteindre les persécuteurs du français au Canada?» (p. 234). Et, de fait, il s'agit véritablement d'un *plaidoyer*, autour d'une question de droit. Mais ce discours de défense reste tactique et circonstanciel, il ne traduit pas nécessairement la pensée du roman sur la question constitutionnelle. Personne n'a encore noté incidemment à quel point ce roman à thèse désambiguïsé au maximum reste pourtant assez obscur et indéterminé au sujet de la légitimité du pacte confédératif. Cette question n'est pas vraiment symbolisée: au moment crucial, la tension du roman est transférée sur le drame intime de Lantagnac (les commentateurs de l'époque qualifièrent de «cornélien» le dilemme vécu par le héros). Par contre, le roman pointe très bien du doigt le nœud du problème: la Référence. L'ordre social est troublé par le manque de consistance et de clarté de la Loi qui fonde la société canadienne, comme si le texte constitutionnel était complètement infondé. Si Lantagnac s'appuie sur la Référence pour défendre les droits des francophones catholiques, le narrateur, lui, pose au tout début du roman de sérieux doutes sur la validité de ce pacte. Le texte des Pères serait un cadeau empoisonné! D'ailleurs, Lantagnac lui-même n'est pas loin de déclarer la Confédération une utopie irréalisable, pour des raisons géo-politiques. En d'autres passages, le tort est reporté sur ceux qui ne respectent pas la charte: «Ce pays se meurt parce que le droit y est mort» (p. 219). Ailleurs, le narrateur présente les membres du ministère comme des êtres «butés dans leur résolution d'ignorer les plaintes de la minorité, de les déclarer inopportunes, de laisser la force exercer ses rigueurs

tyranniques *contre la faiblesse du droit*» (p. 233; je souligne). N'y a-t-il pas là la perception d'une situation agonique? Mais le roman élude le problème et tente de sauvegarder le droit comme les Pères de la Confédération. Au lieu d'explorer par l'écriture le scandale qu'entraîne le mensonge de la loi, Groulx décide de réparer les bris, de construire un personnage idéal qui viendrait rendre sa grandeur à ce qui a été dénaturé. Ce faisant, il se condamne à une solution imaginaire et s'empêche de sonder véritablement le mal en question.

Le discours du roman oscille ainsi entre la soumission à une loi imparfaite mais réalisable, moyennant certains compromis et le respect de part et d'autre, et la fondation d'une *autre loi*, qui signifierait rupture avec le Canada anglais, indépendance politique des francophones. Par égard aux minorités francophones disséminées dans les provinces anglaises, le nationalisme de Groulx a toujours reculé devant cette alternative radicale. Sa lutte a donc porté sur le respect de la chartre et l'espoir que l'idéal des Pères soit enfin réalisé. Mais certains passages laissent poindre une autre espérance, comme dans ces réflexions de Lantagnac après son allocution:

> Et puisque l'aube des espérances grandioses se levait, Lantagnac voyait poindre le jour, où pleinement émancipée, maîtresse d'un territoire qui aurait l'unité géographique, administrant elle-même ses forces morales et matérielles, sa race reprendrait, dans la pleine possession de ses destinées, le rêve ancien de la Nouvelle-France. (p. 240)

Cela prouve assez que pour Groulx, le pacte confédératif n'est qu'un compromis, conséquence de l'échec de 1760. Entretemps, la guerre est inévitable. L'Histoire devient une parenthèse, un purgatoire entre une origine heureuse et son retour eschatologique.

À maintes reprises, une opposition axiologique est posée entre les valeurs spirituelles-chevaleresques et celles matérialistes-impérialistes. La «loi» du monde étant devenue celle du commerce, de la puissance économique et l'Anglo-Saxon étant le maître de cet ordre, le roman, par l'entremise de Lantagnac, lui oppose un autre système de valeurs: «La supériorité est d'une autre essence» (p. 115). «L'appel de la race» est la voix de cette Loi intérieure qui transcende les contingences et situe le héros dans sa dimension absolue. L'appel est ce qui pousse Lantagnac à la conversion, puis à sa prise de parole: «Quelle influence secrète, quel ressort puissant», «quel fluide mystérieux l'avait agité»? C'est «l'appel des siens, des persécutés de sa race et de sa province», pulsion supra-individuelle attribuée par ailleurs à «l'Esprit» (p. 233-234). À la page 227, Lantagnac est presque assimilé à Dieu, puisque «toutes ces prières d'enfants montées en lignes si droites vers Dieu» ne produiront leur effet que si lui, Lantagnac, décide d'y répondre.

«Dieu» joue ici le rôle de la figure parentale idéale, médiatisée en un premier temps par les «morts», puis par le père Fabien et Landry («Le père Fabien et le sénateur seront contents de moi» [p. 148]), enfin par Lantagnac après qu'il eut pris sa décision: Lantagnac devient le vrai Père (le «chef», dit-on également) celui que les Pères de la Confédération n'ont pas réussi à être.

Ainsi, la victoire de Lantagnac («une victoire blessée», est-il spécifié) est avant tout morale; le roman semble se soucier assez peu des répercussions de la prise de parole et met l'accent sur le geste lui-même. À la fin du roman, le père est ruiné, abandonné par sa femme, renié par deux de ses enfants, mais la conversion du fils aîné à la cause française apparaît alors comme le gage d'une victoire plus essentielle. La scansion du nom propre donne le ton à la jouissance du texte et garantit au sujet le maintien de son intégrité narcissique. La victoire est blessée, soit, mais le Père, lui, ne l'est pas puisque sa blessure est aussitôt transformée en supériorité morale. La cause de la déchéance est donc extérieure, elle est le fait de la méchanceté de l'Autre. Cette protection imaginaire du narcissisme paternel est monnaie courante dans la littérature québécoise, de même que le motif de la «victoire morale». Loin de moi l'idée de revendiquer un texte où la victoire serait «effective»; un tel choix aurait fait de *L'Appel de la race* un roman à thèse sur tous les points, et outrancièrement mensonger. La critique de ce motif, on la retrouve plutôt chez des écrivains comme Aquin ou Ferron, qui l'ont transformé symboliquement en affrontant directement la question de la *honte du Père*, en rompant le contrat narcissique entre le roman et son lecteur[10] et en refusant toute solution imaginaire à un problème situé *hors* du roman. Le seul problème que puisse véritablement résoudre un roman est celui de son propre *raconter*; la seule loi qu'il puisse subvertir est celle de sa forme. Or, voilà une entreprise que refuse catégoriquement Lionel Groulx et voilà où et comment son roman échoue.

Prenons par exemple la valeur de l'«honneur». Devant un Duffin qui cherche à le pervertir, Lantagnac pointe du doigt la devise de ses ancêtres: «Plus d'honneur que d'honneurs» (p. 190). On observera que ce mot d'ordre, proposé comme une positivité, s'inscrit au contraire de manière encore une fois oppositionnelle, réactive. Rien de moins souverain que cette devise où la valeur privilégiée ne s'impose

10. Par «contrat narcissique», j'entends ce procédé implicite du roman qui consiste à demander au lecteur son adhésion ou son indulgence bénévole, en lui offrant en échange la possibilité de s'identifier positivement aux représentations mises en valeur par le texte.

pas dans l'affirmation de son autorité, mais intervient comme la dénégation, teintée de ressentiment, d'une valeur qui domine la société. Nous sommes encore dans l'ordre de la victoire morale. La posture du héros reproduit le geste du roman lui-même qui, déniant sa qualité d'*acte d'écriture* pour viser un type d'efficacité extra-linguistique, limite son aire d'influence au circonstanciel, à l'événementiel historique (pour cesser alors d'être «cornélien») et se condamne paradoxalement à n'être que *littérature*: document laissé par une époque et qui hors du contexte qui l'a vu naître devient difficilement défendable, d'où les constantes mises au point qu'occasionnent ses rééditions. Ce roman ne se défend pas tout seul: pour lui donner de la valeur, on doit sans cesse évoquer la Menace contre laquelle il s'est érigé et le présenter comme une «tentative respectable» ou un «effort louable» pour la contrer.

La guerre des généalogies

Quant à l'Autorité structurante et informante, elle n'est ni conceptuelle ni sémique, elle n'est livrée dans le roman que de manière métonymique: c'est le Nom, le Nom-du-Père. L'Autorité est ce qui informe la quête du sujet et lui indique la marche à suivre pour l'obtention de l'objet. Mais l'Autorité nécessite aussi un Tiers pour se matérialiser. Le Tiers élu par le roman est d'abord la théologie, en tant qu'elle «fait autorité» du point de vue de la morale individuelle, ensuite le droit qui *devrait* faire autorité dans le social mais dont la validité comme Tiers est un peu ébranlée, par manque de consensus au sujet de valeurs comme la justice, la loyauté et l'honneur.

Le premier point d'ancrage de la passion du récit a donc trait au Nom. *L'Appel de la race* est une histoire de destin généalogique, un sursaut d'origine: qu'est-ce qu'entendre un «appel» sinon être interpellé dans et par son nom? Histoire de nom et histoire de titre(s): ainsi de la particule nobiliaire dont se dotent et l'auteur (Alonié *de* Lestres) et le héros (Jules *de* Lantagnac); ainsi du père Fabien, «Oblat de Marie!», souligne le texte avec l'emphase de l'exclamation. La passion est perceptible dans «l'émotion sacrée» qui s'empare du narrateur et de ses personnages lorsqu'il est question de la filiation, de la fonction paternelle. La théorie raciale n'est que la réponse idéologique donnée par Groulx à la question du Nom, question fondamentale qui travaille toute écriture. L'Ennemi est cerné et critiqué dans les valeurs qui fondent sa généalogie: «Et quel beau jour, pour le père Davis, si, dans son vénérable fauteuil de comptable, venait s'asseoir, pour y perpétuer la dynastie familiale, quelqu'un de ses petits-fils!» (p. 151).

Valeurs méprisables, sans grandeur. *L'Appel de la race* pousse l'antagonisme jusque dans la filiation: la jouissance du sujet (d'écriture et de lecture) qu'il propose s'articule sur la certitude de participer d'une autre essence. Voilà pourquoi on est tenté d'associer la pensée de Groulx au nazisme. La question de la «supériorité de la race» n'est toutefois pas modalisée de la même manière chez Groulx, où elle acquiert un caractère nettement défensif, compensatoire et très peu phallique. Le sujet groulxien n'a pas l'ambition de conquérir ou de s'imposer aux autres; il tire au contraire profit d'être un vaincu persuadé *entre soi et soi-même* d'être spirituellement supérieur: cela lui évite de faire l'épreuve du réel.

Qu'est-ce que signer de son propre nom? Incidemment, la question chatouillait Groulx. Dans *L'Appel de la race*, un remarquable circuit onomastique s'élabore, signe d'une préoccupation constante au sujet de l'identité et de l'identification[11]. Commençons par l'auteur. Lionel Groulx ne signait de son nom de baptême que ses ouvrages «sérieux» d'historien. En tant que critique littéraire, ses pseudonymes abondent; en tant qu'auteur de fictions, il signe Alonié de Lestres. Le nom en lui-même n'est pas complètement arbitraire: on peut y lire un quasi anagramme de Lionel. Mais plus encore, Alonié de Lestres est le nom d'un compagnon de Dollard des Ormeaux, dont le profil est reproduit en page de couverture de la première édition. Alonié de Lestres, aliéné des Lettres ou aliéné de l'être, condamné au paraître, au pseudo et à la figuration symbolique.... Ainsi, Groulx multiplie les noms et les fonctions. Il est son éditeur, il est auteur, il va même jusqu'à se cacher sous le nom de Jacques Brassier pour prendre part au débat qui entoure son livre! Il ne fait pas de doute que pour Groulx, l'usage du pseudonyme était un moyen d'échapper à la censure ecclésiastique: pour les autorités, un prêtre a mieux à faire que d'écrire un roman, même s'il s'agit d'un roman de propagande en tout point moral. Mais voyons de plus près: l'aïeule de Lantagnac s'appelle «Mademoiselle de *Lino*», le père de Groulx *Léon* et sa mère Ph*ilo*mè*ne* P*ilon*; la devise familiale de Lantagnac est surmontée d'un *lion* d'or... Or, pour les Canadiens français, la figure emblématique du lion n'évoque pas la Sérénissime, mais bien l'Empire Britannique! Mais sans doute est-ce un lion «d'une autre essence» qui insiste dans l'onomastique groulxienne, aussi subtilement que l'Honneur s'oppose aux honneurs...

C'est avant tout par le jeu des citations que le roman bâtit son autorité. Dans *L'Appel de la race*, les noms et les titres agissent comme

11. Le lecteur trouvera une série d'exemples au sujet du circuit onomastique dans la première version de ce texte (*cf.* note 1).

des symboles, ils endossent parfois même un rôle actantiel[12]. *L'Appel* est un livre qui renvoie à d'autres livres, non seulement dans les pages publicitaires qui le clôturent, mais aussi à l'intérieur du co-texte. C'est toute une «bibliothèque idéale» qui nous est présentée dans *L'Appel de la race* — aussi idéales sans doute sont la Bibliothèque de l'Action française et la «Bibliothèque québécoise» qui le publient. Parmi ces auteurs, certains ont le privilège d'être cités. La citation la plus longue et la plus doctrinale reste celle du docteur Gustave Le Bon (médecin et sociologue qui a développé une théorie sur la psychologie collective des races): la citation est consciencieusement accompagnée d'une référence complète, titre et page (p. 131). Cet ensemble de références atteste que le sujet de *L'Appel de la race* ne prend jamais la parole de lui-même, qu'il doit avoir recours à des autorités reconnues pour arriver à s'énoncer.

La ferveur française s'alimente aussi de prières (p. 226) et de chansons (on se rappellera que le premier geste antagonique de Maud à l'égard de Jules, à la suite de leur séparation, est d'encourager dans une ligue de femmes le remplacement du *Ô Canada* par le *God save the King*). Mais la «pensée française» s'alimente surtout de portraits, de tableaux ou de sculptures (*cf.* p. 127, 237 et 251). La valeur symbolique des images est clairement signifiée dans le roman, quand Lantagnac décide de substituer aux tableaux qui ornaient depuis toujours sa maison (portraits de Lord Monck, de Lord Durham, de George Washington, un «vague sujet de Reynolds»), des portraits de leurs opposés francophones: Papineau, Louis-Hippolyte La Fontaine et Jeanne d'Arc (par Ingres). Tous ces noms propres sont porteurs d'un programme narratif qui redouble celui du roman. Par exemple Jeanne d'Arc, pour qui par ailleurs les francophones ontariens ont composé une prière (autorisée par Pie X, souligne le narrateur), est le symbole de la résistance catholique et française à l'envahisseur protestant et anglais.

La plus éloquente figure, toutefois, n'est pas picturale, c'est la «pierre tombale», l'épitaphe. Les cimetières sont des messagers et c'est d'eux que surgit en premier lieu «l'appel». C'est en parlant de son pèlerinage au cimetière de ses ancêtres que Lantagnac se montre le plus emphatique:

12. Dans l'édition de 1922, l'éditeur du roman devient un adjuvant dans la conversion de Wolfred au français. Les publicités en fin de volume nous informent en effet que Lionel Groulx est le directeur de *L'Action française* (à la fois revue, mouvement et maison d'édition). Du mouvement, le co-texte fait mention quand Wolfred dit à son père avoir participé au «pèlerinage de l'Action française de Montréal au Long-Sault, au pays de Dollard» (p. 251).

> Mon Père, je puis le dire, sur la tombe des miens s'est achevée l'évolution de ma pensée: dans le vieux cimetière, j'ai retrouvé toute mon âme de Français. [...] d'une tombe à l'autre, ces pensées m'assaillirent: nous ne valons ici-bas qu'en fonction d'une tradition et d'une continuité. [...] La voix de mes morts me l'a dit [...] (p. 107-108).

Le roman en entier est lisible comme une conquête du nom propre, conçu non comme singularité irréductible du sujet mais fonction de la continuité, de la lignée. Jules est à la fois de souche noble et paysanne. Son aïeul, Gaspard-Adhémar, était Chevalier de Saint-Louis, mais après la Conquête, la famille est entrée en roture. Mêlée à la foule paysanne, elle a vu son nom transformé en «Lamontagne». Jules est celui qui vient réhabiliter le nom de Lantagnac, mais il doit en premier lieu s'affranchir des liens créés avec les milieux anglais et protestant. Lantagnac ne renie pas ses racines paysannes, il cherche plutôt à les ennoblir, comme le suggère la dédicace. Le livre s'ouvre sur la lecture, par le père Fabien, d'un billet suivi de cette notation: «C'était signé: Jules de Lantagnac». De même, les derniers mots du roman sont, de la bouche du fils Wolfred: «Pour vous et pour tous, je ne suis plus désormais qu'André de Lantagnac» (p. 252). Pour saisir à quel point la voix du roman joue sur l'emphase du nom propre, il suffit de se demander quelle dimension aurait pris le héros de Groulx s'il s'était simplement appelé *Lamontagne*. Si Wolfred, à la fin, avait déclaré: «Père, désormais pour vous et pour tous je ne suis plus qu'André Lamontagne»? C'est ici que l'on voit que l'emphase (imaginaire) portée sur le nom dans ce récit ne fait que camoufler une impuissance à nommer (symboliquement, dans la forme) le sujet canadien-français. C'est la noblesse rejouée comme fantasme (avec pour point d'ancrage originaire la France mythique), alors que ce statut est définitivement perdu du point de vue politique.

La nomination devient fétichisation, spectacle, désignation d'objets, de lieux qui seraient du domaine de la propriété. Pour la psychanalyse, le Père est un tiers irreprésentable; il est l'instance dont la fonction est de couper le sujet des représentations, des idoles (toujours maternelles, identificatoires) afin de lui permettre l'accès au symbolique. C'est par cette déchirure que le sujet trouve son nom. Le processus de nomination est infini, toujours en cours, sans cesse relancé par l'instabilité de la figure. En un sens, une transmission s'opère dans *L'Appel de la race* du Père au Fils, par la parole, mais s'agit-il véritablement d'une ouverture au symbolique? La satisfaction n'est-elle pas plutôt de type narcissique, le nom venant combler un vide au lieu d'ouvrir à la vérité de la déchirure? En premier lieu, Lantagnac est-il un Père? Il est un père maternisé, non le père symbolique (le rôle du

père réel, meurtrier, étant tenu dans le roman par les Pères de la Confédération et par l'Anglais): il fait «bonne figure», mais uniquement aux yeux de ses pairs, sans ébranler l'Ennemi. Lantagnac est la figure idéale conçue par Groulx pour panser une blessure narcissique, celle d'être le fils d'un père vaincu et méprisé par l'Ennemi. Ce père est d'abord le fils de sa Mère (la Terre, la Nature, la Patrie, l'Église). À quoi le discerne-t-on? À la mélancolie qui teinte la narration, à la nostalgie qui forme le fond de la quête du héros: nostalgie des origines, nostalgie de l'objet perdu et que le roman veut croire retrouvé (mais il ne peut que l'évoquer et le réciter, il ne réussit pas à le dire). Nostalgie de la Chose qui se résout dans l'adoption de la Cause. On le discerne également au fait que Lantagnac, loin d'être «castré», est «émasculé», et avec lui tous les «bons» que le roman désigne. Qui sont-ils en effet? D'abord le Père Fabien, homme sans sexualité. Ensuite Virginia, qui porte bien son nom et décide de se faire religieuse, se sacrifie, *pour sauver ses parents*. Viennent les petits enfants qui prient Dieu (un Dieu domestiqué, au service du nationalisme). Enfin, Wolfred qui, devenant André, rompt avec sa fiancée. Et que dit-il à son père? «Ma fiancée? Je n'ai plus que la vôtre...» (p. 252; il s'agit de la cause française). *L'Appel de la race*, récit anti-œdipien? Pré-œdipien plutôt, récit qui donne de l'idéal une représentation asexuée, non marquée par la séparation. Dans ce roman, le Fils ne doit pas avoir de désir qui ne soit déjà inscrit au Programme; c'est dire qu'il lui faut sacrifier sa subjectivité au profit du narcissisme d'un Père lui-même réduit à l'état d'image, de représentant. Et qui jouit de ces sacrifices? Ce sont les *Morts*!

La seule fidélité admise est la fidélité aux morts. On a beaucoup glosé autour du «volontaire indirect», mais on n'a pas signalé que ce choix entraînait Lantagnac à renier la seule transgression, le seul choix libre de toute sa vie: son mariage avec Maud. C'est sur elle que, casuistiquement, la culpabilité est reportée: le narrateur justifie l'action du héros en accusant Maud, alors que l'action de Lantagnac est une infidélité, une rupture du contrat initial passé entre eux:

> — «Vous savez, mes parents sont morts pour moi, Maud; vous êtes toute ma parenté et toute ma vie.» Elle lui avait répondu: — «Jules, ma conversion me sépare fatalement des miens. On la tolère, mais au fond on ne me la pardonne pas. Je n'ai plus que vous, mais pour moi vous serez tout» (p. 197-198).

Jules trompe sa femme en lui préférant autre chose, une «autre fiancée». En partie Lantagnac expie ce mal (tout en le projetant hors de lui), il paie, mais le sujet énonciateur du roman ne le suit pas sur cette voie de l'expiation, n'est pas solidaire de son personnage qu'il

s'emploie au contraire à magnifier, dans la mesure où il l'a auparavant sacrifié. La voix de la race est cette «patrie qui se préfère à ses enfants», que dénoncera plus tard Ferron, ajoutant qu'une telle patrie «ne mérite pas qu'on l'aime[13]».

À bien y regarder, ce n'est que dans l'adversité que le discours du roman parvient à se structurer et à trouver cette «vigueur» dont il veut faire sa marque. Aussitôt qu'il est question de narrer sa jouissance, le symbole s'accroche au folklore et le narrateur ne trouve à évoquer que des formules toutes faites ou des plaisirs puérils. Les envolées lyriques ne peuvent d'ailleurs s'énoncer que précédées de leur contrepartie négative (*cf.* les récits de conversion de Lantagnac et de Wolfred). *L'Appel de la race* est un roman moins pragmatique qu'il ne paraît: il tire sa «jouissance énonciative» davantage de la représentation du drame que de sa révolte contre l'injustice.

Dans ce roman, le Père est un Maître déguisé. Avec Maud, Jules instaure un rapport de pouvoir ambigu, qui frôle le sado-masochisme: «Homme de cœur, il comprit, à ce moment, comme il se mettrait à l'aimer et d'un amour plus fort si elle devenait vraiment malheureuse» (p. 148). La souffrance prend des accents de jouissance, elle est reconnaissance de la présence de la Loi. Dans la relation Fabien/Jules et Jules/Virginia-Wolfred, l'autorité du Père apporte ses vertus positives. La Loi rend possible une réciprocité confiante: c'est dans le langage de la Loi que les protagonistes se rejoignent, se comprennent. Le seul Maître à part entière est celui qui, par définition, par statut social, est privé de sexualité: le père Fabien, qui dit quoi faire à Jules, qui lui souffle la «vérité implacable» et en fait un célibataire à son image. Là où la castration symbolique (celle qui divise de l'objet et permet donc de le parler et de se dire par rapport à lui) introduit à la «faute», l'emasculation opérée dans le roman se veut «gage de pureté». Le récit est traversé par un fantasme de plénitude, d'éternité, de confiance totale, bienfaits que confère un mode de vie ritualisé et immuable où l'altérité et l'altération n'ont pas accès.

Le point de cécité du sujet de *L'Appel de la race*, on peut le lire dans son indéfectible besoin, pour être et pour se dire, de l'Ennemi, qui fait office de mauvais père, ce qui autorise le sujet à se retrancher sous l'image idéalisée d'un père mort ou émasculé. On l'a vu, la loi sociale, plus précisément le droit, échoue à jouer le rôle de Tiers dans le conflit qui est exposé. Reste la Raison. Mais celle-ci chez Groulx est

13. Jacques Ferron, *Contes* (édition intégrale), Montréal, HMH, coll. «L'arbre», 1973, p. 98.

aussitôt devancée par le mythe, qui finalement emporte tout. Du point de vue de l'agonistique, donc, le legs de Groulx est irrecevable, quelle que soit la cause que l'on ait à défendre. J'en ai discuté ici les fondements et les modalités parce que, malheureusement, cette manière de lutter a fait école au Québec et continue de plonger maintes consciences dans un éternel cul-de-sac argumentatif. À la fin, l'« appel de la race » se traduit caricaturalement par un irrésistible « appeal of the race », sauf que dans cette compétition, l'émule du sujet groulxien semble obstinément vouloir se retrouver à la place de la victime vaincue, spoliée et bien à plaindre.

Bruno Lafleur défendait la structure de *L'Appel de la race* en soutenant qu'elle pourrait tout aussi bien servir une autre idéologie[14]; et Lafleur d'inventer pour les jeunes socialistes de son époque l'histoire, sur le même modèle, d'un ouvrier marié à une bourgeoise et aux prises avec un problème de conscience qui le ramène à la vérité de sa classe. Il me semble pourtant évident que cette flexibilité de la structure à l'égard de contenus différents, voire opposés, loin d'être une force, constitue la faiblesse principale du roman de Groulx et atteste que le sujet n'est pas arrivé à inscrire dans la forme sa propre singularité, ce qui assujettit son discours à l'histoire. Mais que le lecteur ne s'attriste pas trop. S'il juge que, malgré tout, Groulx avait quand même *un peu* raison et que sa lutte n'était pas entièrement vaine, qu'il aille lire *Les Confitures de coings* de Ferron. Il y retrouvera quelques figures connues: un héros aliéné, coupé de ses origines, l'Anglais-ennemi, le retour vers la petite patrie, etc. Mais il percevra aussitôt un déplacement dans le traitement du sujet, une agonistique qui ne se laisse plus prendre aux filets du polémique, une origine qui n'a plus la dureté de la pierre tombale mais, ouverte au mystère, se perd derrière les méandres d'une rivière et confère la liberté d'entrevoir la «réalité dissimulée derrière la réalité». Il y trouvera surtout une souveraineté en acte dans l'écriture, qui permet au sujet de s'historiciser en délaissant la solution facile du mythique. Voilà comment Groulx méritait d'être copié.

14. Bruno Lafleur, *op. cit.*, p. 33-34.